

**Conférence du quatrième dimanche de Carême, à Notre Dame de Paris, 30 mars 2003**  
**par S.E. le Cardinal Paul Poupard,**  
**Président du Conseil Pontifical de la Culture (Cité du Vatican)**

De l'Europe en quête de son âme avec Robert Schuman à l'Inde aux prises avec la détresse de Mère Teresa, le Christ qui nous parle par ses disciples nous a ouvert les voies convergentes de la politique et de la charité comme chemin de sainteté. Dimanche dernier, le philosophe Maurice Blondel a éclairé notre réflexion sur le sens de notre existence, « en Bon Samaritain, lui écrivait Monseigneur Montini, futur pape Paul VI, *dont la charité intellectuelle, en se penchant sur l'humanité blessée, s'efforce de la comprendre et, lui parlant son langage, lui élargit l'intelligence et la prépare à recevoir la bonne nouvelle de l'Amour Sauveur.* » Aujourd'hui c'est de l'humanité blessée en Afrique que la lumière de l'Évangile nous est donnée pour éclairer notre route de la lumière de la foi qui nous ouvre un chemin de liberté, voie de sainteté avec le Christ.

Encore peu connue en France, Bakhita l'Africaine est une véritable héroïne de bande-dessinée : l'esclavage qui rencontre le Christ et trouve avec Lui la liberté de vivre une vie pleinement humaine d'enfant de Dieu. Une histoire vraie qui nous paraît incroyable. En notre temps, au Soudan, une petite fille heureuse est brutalement arrachée à sa famille, vendue et revendue comme esclave, une histoire douloureuse autant que merveilleuse. Car Joséphine Bakhita accompagne ses nouveaux maîtres en Italie. L'un d'eux lui donne un crucifix : « *Il te rappellera que Jésus Christ est aussi mort sur la Croix pour toi* ». Baptisée, la petite esclave puise dans sa foi de résister à ses maîtres qui veulent la ramener contre son gré au Soudan. Avec force et détermination, elle déclare :

*Je ne partirai pas d'ici : je ne veux pas perdre le Bon Dieu.*

Car elle sait qu'en retournant dans son pays d'origine, elle n'aura pas la liberté de pratiquer sa foi.

*Je regardais le crucifix et je sentais en moi le calme la force de résister.*

Comme l'esclavage est interdit par la loi italienne ses maîtres sont contraints de la laisser en Italie. Désormais libre, baptisée, religieuse, cuisinière, lingère, brodeuse, sacristine, concierge, elle gagne le cœur de tous par sa douce simplicité et sa grande charité. Entrée dans la vie éternelle le 8 février 1947, sa sainteté est reconnue par l'Église le 1<sup>er</sup> octobre de l'année du grand Jubilé de l'an 2000. Et son message venu de l'Afrique soudanaise, gagne le monde entier à l'aube du nouveau millénaire. Cette petite sœur universelle venue de cette Afrique souffrante que Robert Schuman déjà nous pressait de ne pas oublier. Dans notre égoïsme d'Européens qui n'avons plus à gérer des territoires d'outre-mer, mais gardons le devoir de les aider, comme le demandais déjà le Pape Paul VI dans son encyclique *Populorum progressio*, à

*« accomplir en plénitude le vrai développement, qui est le passage, pour chacun et pour tous, de conditions moins humaines à des conditions plus humaines.*

*Moins humaines : les carences matérielles de ceux qui privés du minimum vital, et les carences morales de ceux qui sont mutilés par l'égoïsme. Moins humaines : les structures oppressives, qu'elles proviennent des abus de la possession ou des abus du pouvoir, de l'exploitation des travailleurs ou de l'injustice des transactions. Plus humaines : la montée de la misère vers la possession du nécessaire, la victoire sur les fléaux sociaux, l'amplification des connaissances, l'acquisition de la culture. Plus humaines aussi : la considération accrue de la dignité d'autrui, l'orientation vers l'esprit de pauvreté, la coopération au bien commun, la volonté de paix. Plus humaines encore : la reconnaissance par l'homme des valeurs suprêmes, et de Dieu qui en est la source et le terme. Plus humaines enfin et surtout la foi, don de Dieu accueilli par la volonté de*

*l'homme, et l'unité dans la charité du Christ qui nous appelle à participer en fils à la vie du Dieu vivant, père de tous les hommes. »<sup>1</sup>*

**Bakhita, qui, en arabe, veut dire « fortunée » - quelle ironie tragique et cruelle-, c'est le nom que lui donnent ses ravisseurs les négriers,** en l'arrachant brutalement à la tendresse et à l'amour des siens. Cette heureuse petite fille au Soudan devenue malheureuse esclave nous raconte elle-même ses aventures incroyables qui la conduisent du Soudan occidentale à Khartoum, Gênes, Venise et Schio. Arrachée à sa famille par des négriers, vendue à un marchand d'esclaves, elle s'enfuit. Capturée de nouveau, revendue à un homme très riche, se souvient-elle, elle est revendue à un général de l'armée turque, et enfin rachetée par l'agent consulaire de l'Italie qui l'embarque avec lui pour l'Italie, où elle est cédée à Madame Michielli. Celle-ci entend bien la ramener avec elle en Afrique. Mais la jeune Bakhita, alors âgée d'une vingtaine d'années, refuse de retourner en Afrique. Car elle a connu Jésus chez les religieuses en Italie.

*Je refusai, nous dit-elle, de la suivre en Afrique parce que je n'avais pas terminé la préparation au baptême. Je pensais aussi qu'une fois baptisée, je n'aurais pas pu en aucun cas y professer ma religion. Il me convenait donc de rester avec les religieuses.*

Déclarée officiellement libre par le procureur du roi à Venise, elle y reçoit les trois sacrements de l'initiation chrétienne, le baptême, la confirmation et l'eucharistie, des mains du Cardinal Domenico Agostini, le patriarche de Venise. Heureuse religieuse, elle fait la joie de tous, vivant exemple de liberté chrétienne d'une petite esclave devenue pleinement libre en Jésus-Christ.

**Il vaut la peine de l'écouter nous raconter son histoire,** traduite et publiée en de nombreuses langues africaines, comme aussi en anglais et en hindi, en allemand et en ukrainien, en polonais et en russe<sup>2</sup>. Elle attire notre attention distraite sur l'enfance exploitée, la femme humiliée, l'Afrique déshéritée et le chemin de liberté qu'ouvre le baptême jusqu'à la pleine consécration à Dieu dans la vie religieuse, fidèlement vécue dans la joie jusqu'à la mort.

Le pays natal de Bakhita l'Africaine est connu sous le nom de République indépendante du Soudan, et les chrétiens y sont toujours persécutés, bien qu'ils soient pourtant nombreux à Khartoum : sur une population de vingt millions d'habitants, quasi un million de catholiques, dont l'archevêque Monseigneur Gabriel Zubeir Wako est venu rappeler les souffrances à l'Assemblée plénière des évêques français à Lourdes. Entendons ce cri bouleversant d'un évêque qui clame la détresse de son peuple persécuté, dans l'indifférence du monde :

*« (...) les chrétiens subissent le harcèlement continu des forces de sécurité, une humiliation constante et sont fréquemment le bouc émissaire en temps de crise.*

*L'Eglise du Soudan n'est ni anti-islam, ni anti-gouvernement. C'est une Eglise qui s'est établie dans un pays divisé et déchiré par la guerre, pour témoigner du Christ, Lui qui demeure toujours un signe de contradiction.*

*(...) Depuis 1995 il y a eu une destruction systématique des écoles et des centres de prière chrétiens sous prétexte, soit qu'ils se trouvaient être là où les urbanistes voulaient construire des routes, soit qu'ils avaient été bâtis illégalement sur un terrain non planifié. Curieusement, toutes les nouvelles routes passent par nos centres (au moins vingt-cinq ont été démolis de cette manière). Les églises n'ont jamais reçu de compensation pour les structures démolies ; on ne leur a pas donné non plus de terrain en remplacement. (...)*

*Depuis le mois de mai, nous nous battons pour garder nos écoles qui éduquent 42 826 élèves pour la plupart enfants de déplacés. Le gouverneur de Khartoum voulait que ces écoles soient fermées et les enfants envoyés à des écoles gouvernementales. Malgré la dernière déclaration de gouvernement selon laquelle il n'avait jamais eu l'intention de prendre ces*

*écoles, nous sommes toujours harcelés par de fréquentes inspections qui ne sont pas annoncées et qui sont faites parfois par des hommes de la sécurité 'armés' ou par des soldats. Les cibles principales maintenant sont le personnel. Les écoles, le droit de propriété des terrains. Un autre facteur très inquiétant est l'utilisation continuelle de la police armée, d'hommes de la sécurité et de soldats pour harceler l'Eglise. Je fus arrêté par un contingent d'au moins quinze hommes armés qui entrèrent dans ma maison en grimpant sur la clôture, le Père Hilary fut arrêté par environ dix hommes armés ; le Père Gilles fut expulsé, accompagné par des hommes armés ; le club catholique fut confisqué par deux camions pleins d'hommes armés ; la même méthode d'intimidation est utilisée maintenant envers nos écoles. (...)*

*Le présent régime a fait de l'islam son programme principal et l'applique systématiquement à tous les aspects de la structure de l'Etat, politique, judiciaire, exécutif, législatif, économique et social. Le problème, toutefois n'est pas seulement la religion mais aussi le système de gouvernement qui supprime les droits élémentaires de l'homme et utilise des méthodes répressives, incluant l'emprisonnement au secret, les exécutions sommaires, la torture en détention, l'emprisonnement sans jugement ; et aussi le système de sécurité d'intimidation, organisé pour agir en dehors des lois.(...)*

*Nous ne devons pas confondre les problèmes politiques créés par les gouvernements avec l'attitude des musulmans ordinaires. Au Soudan les musulmans vivent et travaillent côte à côte avec les chrétiens. On peut dire avec quelque vérité que la tolérance et le respect mutuel font partie de la culture soudanaise dans son ensemble. Les relations de bon voisinage sont caractéristiques dans la plupart de nos tribus. Laissés eux-mêmes sans coercition politique, les Soudanais ne donneraient aucune raison à quiconque de les accuser de se persécuter mutuellement.*

*Cependant dans l'archidiocèse, l'Eglise se bat pour continuer sa mission. L'évangélisation et la formation continue des chrétiens sont nos priorités. (...)*

*Nous lançons un vibrant appel à tous les évêques de France et à tous ceux ici présents :*

*- de prier pour nous, de demander à vos fidèles de prier pour mon pays et pour les Soudanais et d'offrir des sacrifices pour eux ;*

*- de parler en notre nom pour que soit instaurée une paix fondée sur le dialogue et le respect des droits de l'homme au Soudan.»<sup>3</sup>*

Cette immense région qui englobe presque tout le bassin du Nil fut convoitée déjà par les Romains, devenus souverains de l'Egypte voisine. Mais les envoyés de Néron déclarèrent le pays « trop pauvre pour être digne d'une conquête ». Les Arabes ne furent pas du même avis et au VII<sup>e</sup> siècle, après s'être emparés de l'Egypte, poussèrent jusqu'à la Nubie, commencèrent des razzias et un commerce régulier d'esclaves. Au XIX<sup>e</sup> siècle, Mohamed Aly Khédive, vice-roi d'Egypte, et son fils Ibrahim éliminèrent les vieilles principautés. Et alors que la Grande-Bretagne s'apprêtait à intervenir depuis l'Egypte, un soit-disant envoyé de Dieu ou Madhi, Mohamed Ahmed, de victoire en victoire, pillait et détruisait les Missions catholiques, imposant à tous la loi islamique et mettant les missionnaires et les sœurs faits prisonniers devant l'alternative : l'Islam ou la mort. Tous se déclarèrent prêts à mourir plutôt que de renier la foi catholique. Et ils moururent de fait de misère et de maladie au court de leur captivité. La guerre Sainte du Madhi avait atteint le but convoité. La conquête du Soudan et l'Eglise en ruine, les habitants exposés jour et nuit aux bandes de négriers s'abattant à l'improviste sur les villages, enlevant hommes, femmes et enfants pour les vendre en esclaves, au mépris de tous les droits humains comme des traités internationaux. « En effet, écrivait alors Monseigneur Comboni de El Obeid, le gouvernement islamique adhère au traité du Congrès de Paris en 1856 sur le papier seulement. En Afrique centrale, l'esclavage est encore en pleine

vigueur. Le cri de douleur de ce peuple n'atteint pas l'Europe. La désolation continue et continuera longtemps encore. »

Écoutons la douleur de la petite Bakhita dans la simplicité de son récit, que je résume à grands traits, en lui gardant sa fraîcheur originale :

*Ma famille habitait exactement au centre de l'Afrique. Je vivais tout à fait heureuse, sans même savoir ce qu'était la souffrance. J'avais environ neuf ans lorsqu'un matin, avec une de mes amies, j'allai me promener dans les champs, un peu éloignés de la maison. Soudain nous vîmes déboucher d'une haie deux étrangers armés. L'un me saisit rudement par le bras, tira un gros couteau de sa ceinture et, me l'appuyant sur le côté, il intima : si tu cries, tu es morte. Viens, suis-moi ! » J'appelais Papa et Maman avec une angoisse qu'on ne peut décrire. Personne ne m'entendait. L'un d'eux me poussa dans un débarras plein d'outils et de saletés, et ferma la porte à clef. Je restai dans ce taudis plus d'un mois. Je me souviens encore de ces heures d'angoisse. Je me sentais si accablée que mon cœur semblait éclater.*

Vendue à un marchand d'esclaves, elle marche huit jours de suite, toujours à pied, à travers bois, montagne, vallées et déserts, d'abord les hommes puis les femmes, liés l'un à l'autre par une grosse chaîne autour du cou, fermée par un cadenas. Tout autour du cou, de grandes plaies d'où coulait le sang. Traînée au marché des esclaves, enfermée avec sa compagne dans un taudis dont le gardien, un soir, leur enlève les chaînes des pieds pour décortiquer les épis de maïs et les donner au mulet. Perdu dans ses pensées, il s'éloigne sans fermer la porte.

*Le maïs dans la main, nous nous sauvâmes à toutes jambes. Toute la nuit ne fut qu'une trépidante course. Haletantes et essoufflées nous entendîmes parfois les rugissements des fauves dans le noir et nous grimpions sur les arbres pour nous sauver.*

Reprises, les fugitives sont vendues et achetées par le chef des Arabes qu'une simple inattention met fou de rouge :

*Il me jeta à terre, me frappa sans répit à coups de pieds et me laissa comme morte.*

*Trois mois plus tard, je fus vendue à un nouveau maître, un général de l'armée turque. Les coups de fouet pleuvaient sur nous. Au cours des trois années, je ne me souviens pas d'avoir passé un jour sans plaie. Apprenant que je m'étais enfouie de chez mon premier maître, la fille du général me fit mettre une lourde chaîne aux pieds, que je dus porter plus d'un mois. Fouettée à mort par deux soldats, je me souviens que la baguette, frappant à plusieurs reprises ma cuisse, m'arracha la peau et la chair, y creusa un long sillon qui me cloua sur mon grabat pendant plusieurs mois.*

*Mais le pire n'était pas encore arrivé, le tatouage sous la menace du fouet : six entailles sur la poitrine, soixante sur le ventre et quarante-huit sur le bras droit. J'avais à chaque instant l'impression de mourir, surtout que ma tatoueuse frotta les plaies avec du sel. Trempée dans une mare de sang, pendant plus d'un mois, condamnée à rester étendue sur la natte, sans un linge pour essuyer l'humeur qui sortait continuellement des plaies à demi ouvertes par le sel. Si je ne suis pas morte, c'est un miracle du Seigneur qui me destinait à des 'choses meilleures'.*

Devant la menace madhiste, le général turque plie bagage et Bakhita, vendue à l'agent consulaire italien, pour la première fois depuis dix ans d'esclavage, met un vêtement et reprend une vie humaine. Au bout de deux ans, le consul est rappelé en Italie :

*Je ne sais pourquoi mais quand j'ai entendu le nom 'Italie', dont j'ignorais les beautés et le charme, je sentis dans mon cœur un désir très vif de suivre mon maître. C'était Dieu qui le voulait. Je devais bientôt comprendre.*

Arrivés à Gênes, le consul l'offre en cadeau à ses amis Michieli qui tiennent un grand hôtel à Souakin. C'est de nouveau l'Afrique pendant neuf mois. Madame Maria Tuuurina Michieli qui s'est prise d'affection pour Bakhita la ramène en Italie avec sa fille et, lorsqu'elle repart pour ses affaires, les confie toutes deux aux Sœurs Canossiennes.

Intervient alors le gérant de Madame, Monsieur Illuminato Checchini, un homme droit et au cœur d'or, qui lui donne un crucifix en argent.

*En me l'offrant, il le baisa avec dévotion, puis m'expliqua que Jésus-Christ, Fils de Dieu était mort pour nous. Je ne savais pas ce que c'était, mais poussée par une force mystérieuse je le cachais de peur que Madame ne me le prît. Je fus confiée avec la petite à Sœur Marie Fabretti, proposée à l'instruction des catéchumènes. Lorsqu'elle apprit que, non seulement je voulais devenir chrétienne, mais que j'étais venue avec cette intention, elle se réjouit de tout son cœur.*

Bakhita poursuit son récit dramatique par ces mots émouvants :

*Ces saintes sœurs m'instruisent et me firent connaître ce Dieu, que, depuis mon enfance, je sentais dans mon cœur sans savoir qui c'était. Je me souviens qu'en voyant le soleil, la lune, les étoiles, et les beautés de la nature, je me disais : « Qui peut bien être le Maître de toutes ces belles choses ? » Et j'éprouvais une grande envie de Le voir, de Le connaître, et de Lui rendre hommage. Maintenant je Le connaissais. Merci, merci, pour Dieu !*

**Cette simplicité du témoignage de Bakhita nous émeut profondément.** Dans le dénuement de sa tragique odyssée, au plus profond de son désarroi et de son angoisse, tout au long de presque mille kilomètres de marche forcée, elle ne se départit jamais d'une sérénité extraordinaire. Et dans son récit d'une évocation poignante, de sa très douloureuse épreuve de l'esclavage, pas un mot de haine, ni même de ressentiment ne lui échappe vis-à-vis de ceux qu'il faut bien appeler ses bourreaux.

Plus tard même, à qui lui demande de raconter son histoire :

*Le Seigneur a toujours été bon pour moi tout au long de ma vie. Toute ma vie a été un don de Dieu. Si je rencontrais ces négriers qui m'ont enlevée, et même ceux qui m'ont torturés, je m'agenouillerais pour leur baiser les mains. Car, si cela n'était pas arrivé, je ne serais ni chrétienne, ni religieuse.*

Comment ne pas penser, à travers ces confidences bouleversantes de Bakhita, à mon très cher et vénéré frère le Cardinal vietnamien Nguyễn Văn Thuận, que le Seigneur vient de rappeler à lui en septembre dernier. Le pape Paul VI l'avait nommé le 24 avril 1975 archevêque coadjuteur de Saïgon, à la veille de la conquête de la ville par Hô Chi Minh. Dès le 15 août suivant, comme il me l'a raconté, il était brutalement emmené au commissariat, détenu pendant treize ans, dont neuf d'isolement complet, avec des séquences ininterrompues de lumières électriques de jour et de nuit et des journées entières en pleine obscurité, de nuit et de jour, pour briser le rythme du temps et le briser lui-même. Au déni de toutes les lois d'humanité les plus élémentaires, il ne fut jamais jugé. Mais au défi de toutes les lois de la nature humaine, il ne fut jamais brisé. C'était mon voisin de palier à Rome toutes ces années dernières. Que de fois je l'ai entendu raconter son arrestation, sa détention, son inventivité pour avoir un peu de vin sous couvert d'appellation de médicament pour l'estomac afin de célébrer l'eucharistie, sa patience inaltérable et sa douceur capable, dans la force de Dieu, de convertir successivement tous ses gardiens successifs. « Comment, lui disaient-ils, pouvez-vous dire que vous nous aimez, après tout le mal que nous vous faisons endurer ? » Un beau sourire était sa seule réponse, et il continuait de porter à Rome avec simplicité comme croix pectoral de cardinal, la petite croix de bois de bois suspendue à une chaîne faite avec le fil électrique de sa cellule. J'avais beau l'interroger et insister sur la barbarie de ses bourreaux, je n'ai

jamais entendu de lui une seule parole, non seulement de haine, mais tout simplement de vengeance, de rancune, pas même une plainte. Force de l'amour, puisée, comme Bakhita dans la prière au Christ en Croix : « *Père pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font.* »<sup>4</sup>

Comme le Cardinal François-Xavier Van Thuân, pour Bakhita, se raconter lui pèse, comme à la petite Bernadette de Lourdes. Mais elle le fait pour la gloire de Dieu, pour exalter la puissance de Dieu qui m'a fait connaître le salut. Sœur Giulia Campolongo qui l'a connue adolescente au pensionnat, se rappelle : « Quand elle nous racontait les faits les plus tragiques, jamais ne la quittait l'expression sereine et calme qui la distinguait. Elle ne se connaissait pas d'ennemi ». Toutes les souffrances de sa vie étaient toujours elle un don de Dieu le *Paron*. Devenue religieuse, elle le peu de temps libre que lui laissent ses occupations de portière, de cuisinière ou de lingère, à l'église, en prière. A qui lui demande l'objet de sa méditation, elle répond invariablement :

*Je méditais sur la vie Christ, pour le connaître toujours davantage, pour pouvoir l'aimer, pour le faire connaître et pour le faire aimer.*

*« Elle nous parlait souvent de notre ange gardien, et nous disait qu'il était notre guide, que nous devons le suivre et ne pas le contrister ».*

*C'est à l'invitation de la Révérende Mère supérieure, nous dit-elle, que je vais raconter quelques épisodes de mon esclavage. Que leur souvenir puisse me faire apprécier de plus en plus, le grand don que le Bon Dieu m'a fait en me choisissant comme une épouse. Plus tard, elle précisera : Il y a des choses que seul le Seigneur a vues : on ne peut ni les dire ni les écrire.*

Ce qu'elle nous en dit dans sa limpidité lapidaire nous montre une âme profondément ouverte en sa candide simplicité aux 'choses meilleures', comme elle les appelle, bien avant son baptême, alors qu'elle éprouve l'action mystérieuse de l'Esprit qui veut que tous les hommes soient sauvés.

Heureuse petite fille au milieu des siens, elle contemple le ciel et les beautés de la nature. Elle éprouve une grande envie de connaître, de voir le Maître de toutes ces belles choses et de lui rendre hommage. Comment ne pas penser à ses maîtres mots de saint Augustin qui ouvrent ses Confessions : « *Tu nous as faits, Seigneur, tournés vers Toi et notre cœur est sans repos jusqu'à qu'il repose en toi* »<sup>5</sup>. L'ayant trouvé, Bakhita Lui rend grâce de toute la simplicité de son âme candide : « *Maintenant, je le connaissais. Merci, merci, mon Dieu.*

**Il nous est bon de retrouver par cette voix venue de l'Afrique, le Cantique des Créatures d'un François d'Assis et déjà le cri du Psalmiste :**

Les cieux racontent la gloire de Dieu  
Et le firmament publie l'œuvre de ses mains.  
Le jour en fait au jour le récit,  
Et la nuit le répète à la nuit<sup>6</sup>.

Ô Seigneur, notre Dieu, qu'il est grand ton nom :  
Sur terre ta grandeur ! Aux cieux ta majesté !  
Dans la bouche des enfants et des nourrissons,  
Tu trouves une louange qui confond tes adversaires.  
Quand je contemple le firmament, l'ouvrage de tes doigts,  
La lune et les étoiles que tu as fixées,  
Qu'est-ce donc que l'homme pour que tu songes à lui ?  
Qu'est-ce que le fils d'Adam pour que tu t'en soucies ?  
Cependant tu as fait de lui presque l'égal d'un Dieu,  
En le couronnant de gloire et d'honneur...  
Ô Seigneur, notre Dieu, qu'il est grand ton nom par toute la terre<sup>7</sup>.

Il nous est bon de le redire avec la petite Bakhita que le pape Jean-Paul II a canonisée le 1<sup>er</sup> octobre de l'année du grand Jubilé, l'Année Sainte de l'an 2000, nous la proposant en exemple de sainteté. L'ampleur des découvertes scientifiques de notre temps et les retombées du développement technologique, la poussée des sciences humaines et de l'urbanisation à outrance, si nous n'y prenons garde, sont en train d'obscurcir notre vision de croyant et de modeler une culture à base de positivisme où tout exploit technique paraît possible sans qu'il soit besoin de recourir à l'hypothèse Dieu. Il nous est bon, après avoir bénéficié des analyses philosophiques d'un Maurice Blondel, de retrouver la fraîcheur émerveillée de la petite Bakhita devant le ciel étoilé. L'un et l'autre sont des antidotes providentiels à la culture du scientisme, cette science hors frontières. « *Les sciences positives ne nous suffisent pas*, répétait volontiers le philosophe d'Aix, *car elles ne se suffisent pas* ». Le croyant que nous sommes fait confiance à la raison comme Blondel et s'appuie comme lui sur la foi. Sans plus boiter entre deux systèmes de connaissances antagonistes, nous pouvons aller de l'avant avec assurance, nous appuyant allègrement sur nos deux jambes pour marcher d'un bon pas. La science ne nous dit rien de l'origine des choses, ni la foi de leur agencement. Pour la science, connaître, c'est expliquer. Pour la foi, c'est aimer. En quête, tous que nous sommes, de vérité et d'amour, nous avons également de l'un et de l'autre, de l'amour et de la vérité, ou, pour le dire mieux, de l'amour de la vérité et de la vérité de l'amour, cet amour, nous dit le poète Dante, qui meut le ciel, la terre et les étoiles. C'est le message même de la petite Bakhita. La science ne saurait éliminer de l'univers sa dimension de mystère. Elle nous invite au contraire à rendre hommage toujours davantage à son auteur, grâce aux découvertes des savants qui « *sont comme conduits par la main de Dieu dans leur effort humble et persévérant pour pénétrer les secrets des choses* »<sup>8</sup>. « *La foi et la raison*, nous dit Jean-Paul II, *sont comme les deux ailes qui permettent à l'esprit humain de s'élever vers la contemplation de la vérité* »<sup>9</sup>. C'est un grand défi moral pour la génération qui se lève : harmoniser les valeurs de la science avec les valeurs de la conscience<sup>10</sup>.

### **De l'esclavage à la liberté du Christ**

Cette conscience, bafouée par l'esclavage, ce *magnum scelus*, ce crime grave, comme le qualifiait le pape Pie II déjà, en le condamnant en 1462, cette plaie inqualifiable dont Bakhita a été victime, et qui sévit encore aujourd'hui au Soudan, comme le rappelait la *Croix* du 12 août 2002. Après vingt ans de guerre qui auraient fait plus de deux millions de morts et quatre millions de personnes déplacées, et où chrétiens et animistes sont victimes de persécutions, « *nous avons droit à notre identité d'Africains, de chrétiens, d'animistes* », nous crie Monseigneur Paride Taban, Président de la conférence épiscopale du Sud-Soudan qui lutte désespérément pour préserver cette identité combattue et menacée. Ce combat terrifiant du pays de Bakhita est aussi le nôtre, car il y va de la dignité de l'homme, de tout homme, blanc ou noir, mon prochain, mon frère, l'homme bafoué dans l'esclave et avili dans le trafiquant et l'acheteur. Face à une telle tragédie, à un tel naufrage anthropologique, le pape Jean-Paul II le rappelait à Gorée, le 22 février 1992 : « *Il convient que soit confessé en toute vérité et humilité ce péché de l'homme contre l'homme, de l'homme contre Dieu* »<sup>11</sup>. La réflexion sur l'esclavage passé et ses atroces méfaits en Afrique et ailleurs est nécessaire. Mais il faut surtout que cesse l'esclavage moderne qui, aujourd'hui encore, dans des contextes nouveaux, mais avec toute l'horreur de la barbarie ancienne, opprime, offense et humilie la personne humaine créée à l'image et à la ressemblance de Dieu. Il reste tant à faire, surtout dans le domaine de la formation, pour assurer aux Africains et à tous les hommes du troisième millénaire un développement intégral et solidaire, fondé sur le respect de la personne humaine, l'estime interraciale et l'ouverture aux autres cultures, et pour soustraire la femme africaine à ces humiliations et meurtrissures dont Bakhita fut la victime avant de rendre grâce au Christ pour sa libération. Par amour pour nous, le Christ a pris la condition d'esclave et connu la mort. Mais nous nous préparons à le chanter dans la liturgie pascale où nous proclamons dans l'allégresse avec toute l'Eglise : « *Le Maître de la vie est mort. Vivant, Il règne.* »

---

<sup>11</sup> La Documentation Catholique, 1992, p.325

Bakhita, nous l'avons dit, pour demeurer fidèle au Christ en toute liberté, refuse de suivre sa maîtresse :

*Je ne veux pas perdre le Bon Dieu.*

Elle met en branle toutes les autorités, jusqu'au Patriarche de Venise et au procureur du roi :

*Celui-ci déclara que, puisque j'étais en Italie, où l'on ne faisait pas marché d'esclaves, j'étais entièrement libre. C'était le bon Dieu qui me donnait tant de fermeté, parce qu'il me voulait toute à Lui. Je reçus le saint baptême avec une joie que seuls les anges pourraient décrire. On m'appela Joséphine Marguerite Bakhita, qui en arabe veut dire "fortunée".*

Le Cardinal Giuseppe Sarto, futur pape saint Pie X, interroge la postulante à la vie religieuse et lui déclare : *“Prononcez les saints vœux sans crainte. Jésus vous désire, Jésus vous aime. Aimez-le et servez-Le toujours comme vous l'avez fait jusqu'à présent”*.

*Depuis ce jour-là, nous confie Bakhila, quatorze ans de vie religieuse se sont écoulés, pendant lesquels j'ai appris, chaque jour, à apprécier la bonté de Dieu envers moi.*

*J'étais entièrement libre. C'était le Bon Dieu qui me donnait tant de fermeté parce qu'il me voulait toute à Lui par le baptême et la profession religieuse.*

**Bakhita l'esclave devient le modèle de la foi libre.** C'est le message le plus important de Bakhita pour notre temps, le plus difficile à entendre aussi et à comprendre en notre culture de la modernité ébréchée en post-modernité, mais de plus en plus ivre de liberté. C'est peut-être pour nous, chrétiens du troisième millénaire, le défi le plus urgent et le plus fascinant à surmonter : convaincre nos contemporains et les jeunes en particulier, que la liberté ne se confond pas avec la permissivité qui l'engloutit dans le nihilisme, mais s'épanouit dans le don de l'amour reçu et partagé, vécu et cultivé comme une plante fragile<sup>12</sup>. La liberté est un grand idéal que nous chantons : *“liberté, liberté chérie!”* Un idéal inscrit en lettres capitales au fronton de nos mairies républicaines: liberté, égalité, fraternité, mais dont le philosophe Henri Bergson déjà a su nous montrer que seule la dernière des trois, la fraternité pouvait réconcilier les deux premières de la trilogie, liberté et égalité: *“Telle est la démocratie théorique : elle proclame la liberté, elle réclame l'égalité, et elle réconcilie ces deux sœurs ennemies en leur rappelant qu'elles sont sœurs, en mettant au-dessus de tout la fraternité”*<sup>13</sup>, la solidarité: *Solidarnosc* de nos frères polonais. Dans son dernier voyage en Pologne, Jean-Paul II a mis en garde ses concitoyens contre *“une fausse idéologie de la liberté et la propagande bruyante du libéralisme, de la liberté sans vérité et sans responsabilité”*<sup>14</sup>.

Le mot liberté est un mot magique et ambivalent, comme toutes les grandes valeurs humaines, nées dans la pureté de l'image et de la ressemblance de Dieu, et obscurcies par le péché de l'homme, sans cesse renaissant et sans cesse renouvelé depuis la première femme et le premier homme au premier jardin de la Genèse, mais enfin libérées par le libre don de Jésus, fils de Dieu et de la Vierge Marie, mort en croix pour nous donner la vie.

La liberté pervertie du négrier africain a durablement entravé la jeune liberté heureuse de la petite Bakhita dans l'esclavage. C'est la liberté du renard libre dans le poulailler libre. Le père Lacordaire, illustre prédicateur de Notre-Dame l'a exprimé en termes lapidaires : *« Entre le fort et le faible, c'est la liberté qui opprime et la loi qui libère »*. Nous pouvons rendre hommage aux acquis durables, conquis souvent de haute lutte, de notre législation sociale, qui est si loin encore

<sup>13</sup> Cf. Paul POUPARD, intervention aux XXVIII<sup>e</sup> rencontres internationales de Genève, l'exigence d'égalité, Histoire et Société d'aujourd'hui, Ed de la Baconnière, Neuchâtel, 1982,p296

<sup>14</sup> Homélie du pape Jean Paul II au Parc Blonia à Cracovie, le 18 août 2002, dans *Documentation Catholique*, t,XCIX, n° 2277, 6 octobre 2002, p.827



d'avoir pu s'inscrire dans les cultures de tous les peuples de tous les continents. C'est un grand héritage évangélique que le pape Jean-Paul II est venu magnifier au Bourget, il m'en souvient, où je l'avais accompagné en hélicoptère après l'avoir accueilli, le dimanche 1<sup>er</sup> juin au petit matin à l'Institut Catholique de Paris :

*« Que n'ont pas fait les fils et les filles de votre nation pour la connaissance de l'homme, pour exprimer l'homme par la formulation de ses droits inaliénables : on sait la place que l'idée de liberté, d'égalité et de fraternité tient dans votre culture, dans votre histoire. Au fond, ce sont là des idées chrétiennes. Je le dis tout en ayant bien conscience que ceux qui ont formulé ainsi, les premiers, cet idéal, ne se référaient pas à l'alliance de l'homme avec la sagesse éternelle, mais ils voulaient agir pour l'homme. Pour nous, l'alliance avec la sagesse se trouve à la base de toute culture et du véritable progrès de l'homme »<sup>15</sup>.*

*« Là où est l'esprit de Dieu, là est la liberté »*, comme le dit saint Paul en lettres de feu : le message de l'évangile est un message de libération. Le christianisme antique a puisé une partie de son rayonnement foudroyant dans son affirmation de la liberté. L'authentique distinction évangélique du spirituel et du temporel entraîne la distinction de l'Eglise et de l'Etat. C'est dire en même temps la légitimité du politique et le rejet de sa prétention à s'ériger en absolu, cette tentation totalitaire aussi vieille que le pouvoir, et stigmatisée dès la première génération chrétienne par le dernier livre de la Bible, l'Apocalypse.

Antigone déjà, dans son innocence pieuse, se dressait contre Créon et devait payer de sa vie la protestation de sa conscience désarmée contre la prétention impie du pouvoir totalitaire.

Aujourd'hui encore, un Sakharov, un Soljenitsyne se sont dressés, au nom de la dignité de l'homme aux mains nues contre l'arrogance policière de l'Etat totalitaire. Croyants et non croyants, c'est le dialogue dont m'a chargé le pape Jean-Paul II, unissant leurs volontés pour lutter contre toutes forces déshumanisantes tapies dans les cultures dominantes : la confrontation entre la conception religieuse du monde et la conception agnostique ou même athée qui est un des signes des temps, pourraient conserver des dimensions humaines, loyales et respectueuses, sans porter atteinte aux droits essentiels de la conscience de tout homme et toute femme qui vivent sur la terre. Les droits de l'homme sont aussi indivisibles que la République. Pour les chrétiens, ils sont inscrits par Dieu dans la conscience, dont ils respectent avec les non-croyants le magistère universel. Nous avons encore beaucoup à faire, en Afrique et dans le monde, pour que tous puissent enfin, comme la petite Bakhita, accéder à la liberté, toute la liberté, y compris la plus personnelle et la plus profonde, la liberté de croire, garante de toutes les libertés.

### **Les droits de l'homme, la liberté religieuse.**

Depuis le début de son pontificat, le pape Jean-Paul II ne cesse d'appeler tous les membres de la communauté internationale à respecter tous les droits de l'homme. Et, dès sa première encyclique *Redemptor hominis* il s'exprime à cet égard avec la force de conviction qui lui vient de son expérience polonaise tragique vécue sous un régime totalitaire :

*« Parmi ces droits, écrit-il, on compte à juste titre le droit à la **liberté religieuse** à côté du droit à la liberté de conscience. Le Concile Vatican II a estimé particulièrement nécessaire l'élaboration d'une déclaration plus étendue sur ce thème. C'est le document qui s'intitule « Dignitatis humanae » : on y trouve exprimées non seulement la conception théologique du problème, mais encore la conception qui part du **droit naturel**, c'est-à-dire, d'un point de vue « purement humain », sur la base des prémices dictées par **l'expérience** même de l'homme, par sa **raison** et par le sens de sa dignité. Certes, la limitation de la liberté religieuse des personnes et des communautés n'est pas seulement une douloureuse expérience pour elles, mais elle atteint avant tout la dignité même de l'homme, indépendamment de la religion que ces personnes ou ces communautés professent ou de la conception du monde qu'elles ont. La limitation de la liberté religieuse et sa violation sont en contradiction avec la dignité de l'homme et avec ses droits objectifs. Le document conciliaire cité plus haut dit assez clairement en quoi consiste une telle limitation et une telle violation de la liberté religieuse. Sans aucun doute nous nous trouvons dans*

*ce cas en face d'une injustice radicale affectant ce qui est particulièrement profond dans l'homme, ce qui est authentiquement humain. De fait, même le phénomène de l'incrédulité, de l'attitude areligieuse et de l'athéisme, comme phénomène humain, ne se comprend qu'en relation avec le phénomène de la religion et de la foi. Il est par conséquent difficile, même d'un point de vue « purement humain », d'accepter une position selon laquelle seul l'athéisme a droit de cité dans la vie publique et sociale, tandis que les croyants comme par principe, sont à peine tolérés, ou encore traités comme citoyens de « catégorie » inférieure et finalement –ce qui est déjà arrivé- totalement privés de leurs droits de citoyens.*

*Il faut, même brièvement, traiter également ce thème, car il rentre lui aussi dans l'ensemble des situations de l'homme dans le monde actuel, et il témoigne lui aussi à quel point cette situation est grevée de préjugés et d'injustices de tout genre. Si nous nous abstenons d'entrer dans les détails de ce domaine –et nous aurions un droit et un devoir spécial de la faire-, c'est avant tout parce que, unis à tous ceux qui souffrent de la discrimination et de la persécution pour le nom de Dieu, nous sommes guidés par la **foi** en la force rédemptrice de la croix du Christ. Cependant, en vertu de ma charge, je désire au nom de tous les croyants du monde entier, m'adresser à ceux dont dépend de quelque manière l'organisation et la vie sociale et publique, en leur demandant instamment de **respecter les droits** de la religion et de l'activité de l'Eglise. On ne demande aucun privilège mais le respect d'un **droit élémentaire**. La réalisation de ce droit est l'un des tests fondamentaux pour vérifier le progrès authentique de l'homme en tout régime, dans toute société, système ou milieu »<sup>16</sup>.*

**La petite Bakhita, guidée par la Providence, a dû quitter son pays natal pour trouver la liberté de croire**, et tout d'abord la liberté tout court. Pensons à tous nos frères –ils sont encore légion à travers le monde, de l'Afrique à l'Asie- qui sont privés de liberté, de liberté de croire et de liberté tout court, et dont beaucoup encore demeurent en attente de Dieu, vers lequel ils vont « comme à tâtons », selon le mot de saint Paul, en suivant leur conscience droite avec générosité et avec amour. Vraiment, la vie étonnante de Bakhita jette une lumière merveilleuse sur les être innombrables qui ne connaissent pas le Bon Dieu, comme elle le dit, mais Lui sont fidèles en suivant leur conscience droite, et trouvent en Lui la joie dans sa plénitude quand ils L'ont rencontré. Bakhita n'avait pas besoin d'aller à la recherche de Dieu, Il était déjà dans son cœur : « Tu ne me rechercherais pas si tu ne m'avais déjà trouvé ». Petite fille qui s'émerveille en contemplant les merveilles de la nature, Bakhita subit trois jours de suite la torture la plus atroce, la torsion des seins, comme si c'étaient des chiffons mouillés.

*Toutefois, confie-t-elle, quand le maître me faisait appeler, je courais, me mettais à genoux en attendant ses ordres.*

Lorsqu'on lui demande si elle se comportait ainsi en pensant que Dieu la voyait, elle répond :

*Je ne connaissais pas le Bon Dieu. J'agissais ainsi parce que pensais dans mon cœur que je devais me conduire de cette façon. J'ai été dans la boue, mais je n'ai jamais été souillée. La Sainte Vierge m'a protégée, même quand je ne la connaissais pas. Même au fond du découragement et de la tristesse, quand j'étais esclave, je n'ai jamais désespéré, parce que je sentais en moi une force mystérieuse qui me soutenait. Je n'en suis pas morte, parce que le bon Dieu m'avait destiné à des 'choses meilleures'. Et je connus finalement ce Dieu que je sentais dans mon cœur depuis que j'étais petite, sans savoir qui c'était.*

Devenue religieuse, à qui lui demande comment, elle répond :

*A vrai dire. Je ne le sais pas, c'est Lui qui a tout fait.*

Mystère joyeux de sa première enfance africaine, mystères douloureux de son esclavage, mystérieux lumineux de sa vie de baptisée et de religieuse, mystère glorieux de sa sainteté. Appelée à la liberté par le Christ, avant même de le connaître, elle consume sa vie à Le faire aimer :

*Soyez bons, aimez le Seigneur, priez pour ces pauvres malheureux qui ne le connaissent pas. Si vous saviez quelle grâce c'est de connaître le Bon Dieu, une grâce infinie. « Oui, le Seigneur est bon, éternel est son amour »<sup>17</sup>.*

Et c'est sa prière pour sa famille, pour les siens, pour l'Afrique, sa patrie :

*Ô Seigneur, si je pouvais voler là-bas, auprès de mes gens, et prêcher à tous à grands cris Ta bonté. Oh, combien d'âmes seraient attirés vers Toi ! D'abord ma mère et mon frère, ma sœur encore esclave, tous, tous les pauvres gens de l'Afrique. Ô Jésus, fais qu'eux aussi Te connaissent et t'aiment !*

**Que Bakhita nous donne de partager son émerveillement** devant la création, la droiture de sa conscience morale, le courage devant les épreuves les plus cruelles, la joie de croire, l'ardeur d'espérer et la ferveur d'aimer le Christ et de Le faire aimer. Qu'elle nous donne aussi la grâce d'aller comme elle avec une simplicité confiante vers la rencontre du Père :

*Je m'en vais tout doucement vers l'éternité. Je m'en vais avec deux valises : l'une contient mes péchés, l'autre, bien plus lourde, les mérites infinis de Jésus-Christ. Quand je comparaitrai devant le tribunal de Dieu, je couvrirai ma vilaine valise des mérites de la Vierge Marie, puis j'ouvrirai l'autre, je présenterai les mérites de Jésus et je dirai au Père éternel : « Maintenant, jugez de ce que vous voyez ! » Oh, je suis bien sûre de n'être pas renvoyée ! Alors, je me trouverai vers saint Pierre et je lui dirai : « tu peux bien fermer ta porte, car je reste ! »*

La sainteté au défi de l'histoire, Bakhita, l'Africaine esclave, devenue libre de la liberté des saints, nous montre le prix de la liberté et son sens. « *La liberté pour quoi faire ?* » s'interrogeait Georges Bernanos. Bakhita nous répond ; nous sommes tous appelés à être libres pour aimer d'un même amour Dieu et nos frères.

#### **Notes :**

<sup>1</sup> Paul VI, *Populorum progressio*, n°20-21.

<sup>2</sup> Maria Luisa Daguino, Bakhita raconte son histoire, Maison Généralice des Sœurs Canossiennes, Rome, 1996.

Cf aussi *L'Histoire de Bakhita* écrite et illustrée par Augusta Curelli, Ed. du Signe, Trarbach, 2000,

Bakhita, l'esclave qui rencontre le Christ, textes : Don Roberto Lamita, Illustrateur : Giorgio Trevisan, Ibid, 2000,

Bakhita, *inchiesta su una sancta* par il 2000, Roberto Italo Zanini, San Paolo, Turin, 2000.

<sup>3</sup> Cf. Conférence des Evêques de France, Lourdes 1999. Chercheurs du Christ, Centurion, Cerf, Fleurus-Mame, 1999, Témoignage de Monseigneur Zubeir Wako, Archevêque de Khartoum, Soudan, samedi 6 novembre 1999, p.95-105.

<sup>4</sup> Luc, 23, 34

<sup>5</sup> Saint Augustin, *Confessions*, Prologue, I, 1, éd. Lucien Jerphagnon, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », Gallimard, 1998, p.781.

<sup>6</sup> Psaume 18.

<sup>7</sup> Psaume 8.

<sup>8</sup> Gaudium et spes, n°36, 2.

<sup>9</sup> Jean-Paul II, Fides et ratio, 14 septembre 1998.

<sup>10</sup> Cf. Paul Poupard, Après Galilée. Science et foi : nouveau dialogue, DDB, 1994.

<sup>11</sup> La Documentation Catholique, 1992, p.325.

<sup>12</sup> Cf. les actes des deux colloques que j'ai réunis à Madrid et Prague sur « Dieu, l'Eglise et la liberté en Europe ». Paul Poupard, Nouvelle Europe. Reconquête de la liberté et défi du libéralisme, Mame, 1993.

<sup>13</sup> Cf. Paul Poupard, intervention aux XXVIII<sup>èmes</sup> Rencontres internationales de Genève, l'exigence d'égalité, Histoire et Société d'aujourd'hui, Ed. de la Bâconnière, Neuchâtel, 1982, p.296.

<sup>14</sup> Homélie du pape Jean-Paul II au Parc Blonia à Cracovie, le 18 août 2002, dans Documentation Catholique, t, XCIX n°2277, 6 octobre 2002, p.827.

<sup>15</sup> Jean-Paul II, France, que fais-tu de ton baptême ? Centurion, 1980. p.139.

<sup>16</sup> Jean-Paul II, Redemptor hominis, n°17.

<sup>17</sup> Psaume 117.

\*\*\*\*\*